

LIVRES

Valérie Mréjen, créatrice tous azimuts, publie "Eau sauvage"

A coups de petits riens décapants, elle démolit un père étouffant. Aussi simple qu'étonnant

Papa poule et fille pique

Ce que Valérie Mréjen écrit prend peu de place. La concision est son rayon, la retenue sa séduction. *Eau sauvage*, 96 pages parsemées de paragraphes laconiques, est le monologue d'un père poule qui sermonne gentiment sa grande fille : tu devrais faire ci, tu devrais faire ça, pourquoi es-tu comme ci, pourquoi ne fais-tu pas ça, etc. Ce père envahissant, plein de bonnes intentions, obsédé par le besoin de communiquer mais sourd au dialogue, on le connaît tous : c'est le nôtre ou celui d'un cousin, c'est aussi notre mère à tous. Il est juif séfarade, mais il échappe à la caricature. Il est un personnage romanesque.

Avec le minimum, et comme en passant, Valérie Mréjen confectionne un portrait collage étonnant en prélevant des phrases ordinaires, des formules toutes faites. Sujets récurrents : les repas, les fréquentations, les fêtes, les vacances. Messages sur répondeur ou petites remarques faussement anodines, les propos paternels sont le reflet d'une relation à sens unique où le discours frise la tautologie et s'avère castrateur. Plus le père exprime le vœu

que sa fille soit heureuse, loquace, etc., plus il enfonce, tendrement mais sûrement, celle qui reste muette et qui est, de fait, écartée du livre. C'est drôle et perçant, souvent criant de vérité. « Une idée par phrase ou paragraphe », tel est le credo que s'est fixé la jolie chouette (un animal auquel le père la compare parfois), en s'efforçant de gommer les indices trop sociologiques, pour que le particulier devienne général.

Valérie Mréjen et les hommes, c'est tout une histoire. Sous la forme similaire de petits paragraphes, elle avait déjà parlé de son grand-père (*Mon grand-père*), un personnage lubrique et très inquietant, fasciné par le III^e Reich. Et dans *L'Agrume*, un livre acidulé couleur pamplemousse rosé, elle mettait à plat une curieuse liaison avec un garçon, un esthète adoré mais qui ne l'aimait pas (1). L'écrivain travaille le plus souvent à la lisière de l'autobiographie, en la neutralisant, elle-même préférant qualifier ses ouvrages de « récits ». Elle peut confesser des choses très personnelles et éprouvantes – sur la mort de sa mère, sur sa relation minable avec son amoureux – mais sans s'appesantir, en mettant tout à distance, sous globe. Dramas, avanies, tourments sont recueillis et épinglés comme des papillons. Sans être motivés par un quelconque règlement de comptes : il y a toujours une affection pudique, un attachement non dit, exprimé justement dans le blanc entre les paragraphes. Valérie Mréjen a tenu à ce que

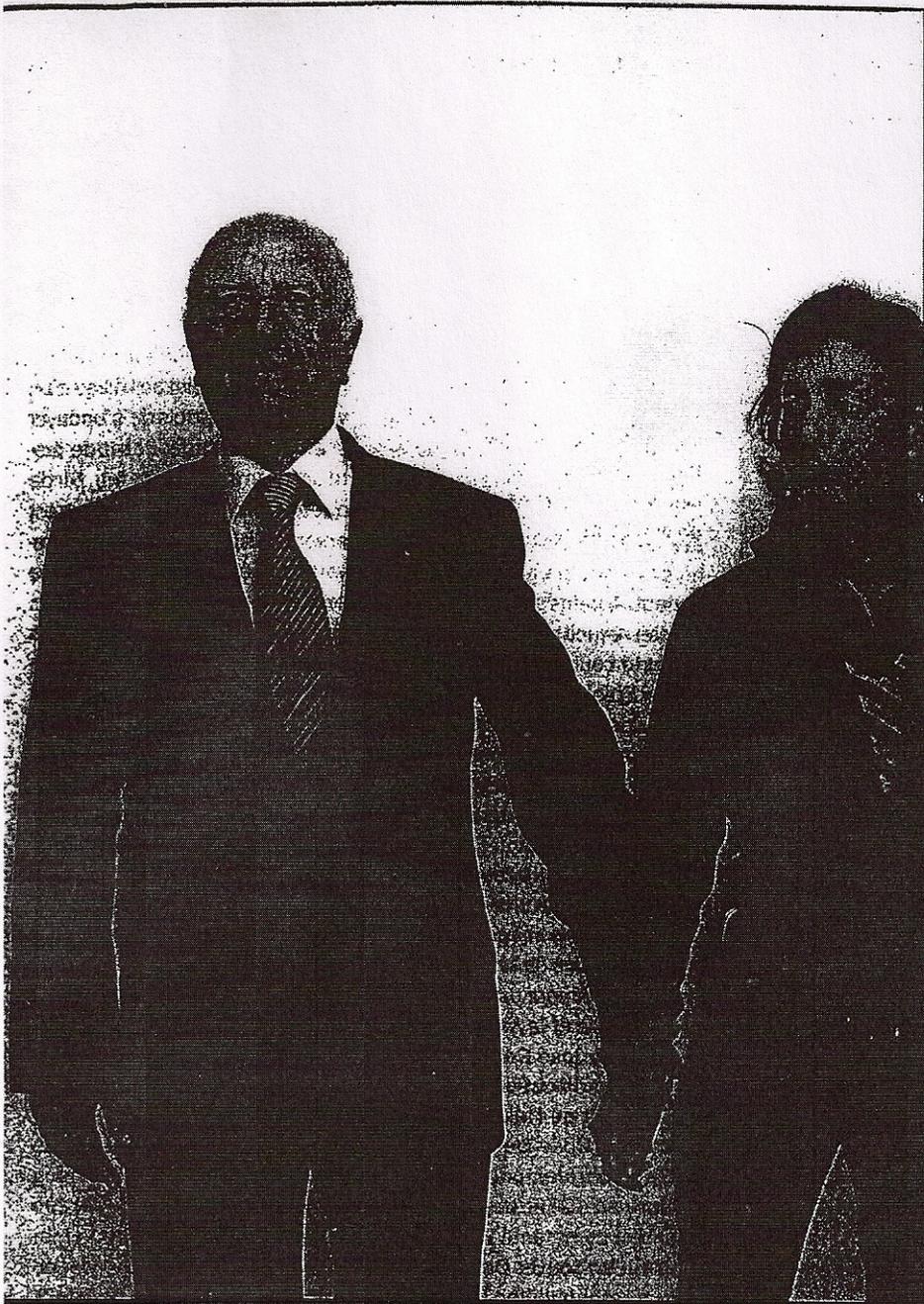
son père lise le manuscrit avant sa publication, au cas où... Lui, beau joueur, n'a rien voulu changer. Il a même accepté de poser pour *Télérama*. Et, fidèle à son bagout, n'a pas hésité à mettre en boîte le photographe : « Tami de pellicules pour une seule photo ! »

La mutine a plusieurs cordes à son arc : elle filme, photographie, dessine, examine, effrute les mots bien mûrs. Vidéos, cartes postales collages (avec des noms saugrenus découpés dans des annuaires), livres illustrés, idéogrammes... Chez elle, dans son petit nid « arty » sous les toits, elle nous fait entendre sa dernière création : une pièce sonore savoureuse, série de 250 dialogues de quelques secondes (sur des thèmes aussi variés que le voyage, les huîtres, les parfums, etc.), qui sera bientôt diffusée sur un mode aléatoire aux arrêts du tout nouveau tramway de Bordeaux. Valérie Mréjen a le vent en poupe en ce moment et ne chôme pas. Elle part ce mois-ci réaliser un documentaire en Israël pour Arte sur ceux qui décident de rompre avec la communauté ultra orthodoxe. « En général, la presse se focalise surtout sur la montée du fanatisme religieux. Par hasard, j'ai rencontré des personnes qui agissaient en sens inverse, non sans douleur. Rejoindre la société laïque équivaut pour eux à reconstruire totalement leur vie. » Le titre est tout un symbole, *Pork and Milk*. « C'est la première chose qu'ils font : manger en brisant l'interdit suprême. »

À lire

Eau sauvage, de Valérie Mréjen.

Ed. Alifia, 96 p., 6,10 €.



Comme bon nombre de créateurs contemporains, elle est une plasticienne touche-à-tout qui ne se cantonne pas à un seul médium. « J'ai fait l'école des beaux-arts de Cergy-Pontoise, où l'on apprend à tout expérimenter. C'était très stimulant », raconte-t-elle. Mais quel que soit le support, on retrouve chez elle une même obsession : le langage, sa nécessité et ses limites. Dans ses bandes vidéo très affûtées, petits théâtres de la parole pétrifiée à un ou deux personnages, chacun raconte d'une voix blanche un souvenir, une anecdote, un malentendu, mais semble ne pas y croire, comme si convaincre ou persuader était non seulement difficile mais un peu vain. « J'aime

Malgré le portrait peu flatteur qu'elle fait de lui, son père, beau joueur, a accepté de poser avec Valérie Mréjen.

bien travailler sur des traumatismes qui représentent beaucoup pour soi mais peu aux yeux des autres », ajoute-t-elle.

Son art – est-ce encore le bon mot ? – est simple comme bonjour, minimal, si ténu que des esprits chagrins jugent que « ce n'est pas grand-chose ». Ce serait oublier justement la modestie empliée d'élégance et de cohérence de cette sentimentale qui avance masquée. La vie n'a rien d'extraordinaire, semble chuchoter chaque livre ou vidéo, il arrive même qu'elle soit miteuse et absurde, aussi vaut-il mieux en rire et tirer profit de cette petitesse pour la rendre attendrissante. Si Valérie Mréjen écoute, assimile et s'attache tant aux lieux communs et aux expressions populaires, aux inventaires grisants, c'est aussi parce qu'ils sont le matériau idéal pour jouer avec le sens et le vide. Au-delà de l'innocence perdue, elle retrouve une part d'enfance en agencant les mots comme des Lego, en les regardant aussi comme des bêtes curieuses. Parler, chez elle, a toujours à voir avec désapprendre à parler.

Juste avant de partir, elle nous offre une composition à elle. Cela s'appelle *Plaisir d'offrir*, c'est une série de dix vignettes dorées, le genre d'étiquettes qu'on colle sur la ficelle des paquets cadeaux. Du Mréjen pur jus, donc un peu acide : « De toutes façons, c'est l'intention qui compte », « J'ai suivi les conseils du vendeur », « Cela semble incroyable mais il paraît que c'est ce qui se vend le mieux », « J'ai couru toute la journée pour acheter cette merde », « Je ne me suis pas foulé »... ●

Jacques Morice

(1) Ces deux livres sont publiés aux éditions Allia.

“

J'aime bien travailler sur des traumatismes qui représentent beaucoup pour soi mais peu aux yeux des autres.” Valérie Mréjen